

Au travail¹ !

À propos de la souffrance au travail, cette notion assez floue qui recouvre diverses situations que nous écoutons dans l'Unité de Psychothérapie et Psychopathologie du Travail, il m'a paru important de vous rappeler quatre points sur la place et la valeur contradictoire du travail dans notre société contemporaine, afin de rendre plus lisible non pas une cause mais un contexte.

Dans un récent documentaire (« *J'ai (très) mal au travail* » de Jean-Michel Carré), le travail était cité comme la deuxième source de bonheur juste après la santé et avant l'argent, la famille et l'amour. Plus le travail est rare et précaire (d'une précarité certes moderne), plus il est censé combler à lui seul toutes les aspirations existentielles des individus et plus il est question de la souffrance psychique qu'il engendre (articles sur le harcèlement moral au travail, sur les suicides sur le lieu du travail, ouvrages sur la souffrance, romans et films sur le monde de l'entreprise). Interrogeons-nous donc.

Si l'absence d'idéal alternatif limite sans doute les possibilités de rêve ou de rébellion, peut-être oublions-nous souvent l'étymologie même du terme « travail ». Je rappelle pour mémoire que *trepalium* est à l'origine double des mots travail et torture. « Travailler » en ancien français du XIII^e siècle et en français classique signifie « faire souffrir » moralement ou physiquement avec une référence au corps qui perdure dans l'expression « femme en travail » et de façon édulcorée dans cette locution familière « quelque chose me travaille ».

En effet, le travail, qui est aussi une contrainte, n'est pas sans faire souffrir². Il nous oblige et nous transforme.

Et sans doute la fameuse expression « Tout travail mérite salaire³ » qui rappelle le caractère social du travail et la reconnaissance par l'autre, apparaît-elle bien désuète face aux promesses d'une jouissance facile et sans limite que propose notre société consumériste. Ces offres de satisfaction permanente, de pouvoirs incroyables que l'on cherchait autrefois dans les mythes et plus tard dans certaines drogues circulent partout. « Tout est possible pour les véritables dieux » écrivait Ovide dans *Les Métamorphoses* (livre IV).

¹ Cette intervention introduisait celle de Pascale Peuchmaur à la journée interne de l'association de l'Élan retrouvé le 17 janvier 2008.

² C'est aussi ce qui participera avec l'aspect du préjudice et de la réparation à la construction militante et sociale du statut récent de « victime » dans le champ du travail.

³ Salaire vient du latin *salarium*, somme donnée au soldat pour acheter sa ration de sel d'où solde, le sel ayant fonction de conservation et assaisonnement des aliments, fonction dont on peut apprécier la valeur potentiellement métaphorique. Le mot salaire a été associé au travail bien avant l'explosion de l'ère industrielle et la constitution d'un prolétariat.

Mais pas besoin de regarder si loin et je vous cite tout l'espoir que j'ai pu lire sur une simple boîte de céréales pour le petit déjeuner (« CRUNCH ») :

- « Si tu as l'esprit Crunch, t'as le pouvoir » ;
- « Tu as tout le temps de prendre ton temps » ;
- « Exprime tes envies, réalise tes rêves » ;
- « Tes délires ont le champ libre. » (phrase qui légende la photographie d'un adolescent nageant littéralement dans le blé) ;
- « Si tu as l'esprit Crunch, alors rien n'est impossible »... et je passe, il y a un site Internet si l'on souhaite encore un peu plus de promesses.

Pourquoi travailler encore après un petit déjeuner pareil ?

Par ailleurs si l'inquiétude sociale devant l'absence de travail⁴ n'est pas dénuée d'ambiguïté, c'est dans bien des cas la fonction disciplinaire du travail qui fait l'objet de regrets, quelle place donnons-nous encore à la valeur sublimatoire du travail qui lie l'individu à un morceau de réalité et l'insère dans la communauté humaine ?

En 1929, Freud écrivait dans un ouvrage pourtant fort pessimiste *Malaise dans la civilisation* ou *Malaise dans la culture* selon les traductions :

La possibilité de déplacer une forte proportion de composantes libidinales, composantes narcissiques, agressives et même érotiques sur le travail professionnel et sur les relations humaines qui s'y rattachent, confère à celui-ci une valeur qui ne le cède en rien à son indispensabilité pour chacun aux fins d'affirmer et de justifier son existence dans la société⁵.

Dernier point qui n'est pas sans lien avec la sublimation et les liens sociaux construits à partir du travail : ce sont des salariés que nous recevons, j'avancerai même uniquement ; quand bien même nous pouvons écouter les plaintes d'artisans ou de travailleurs indépendants, il me semble qu'ils ne viennent jamais pour un problème posé comme lié au travail.

Ce fait, outre l'évolution paradoxale du salariat (de la protection vers une conjonction entre protection et exposition) nous indique qu'il n'y a pas de moralité intrinsèque au travail et que le travail ne saurait avoir d'épaisseur sociale et civilisatrice que si les conditions mêmes de sa réalisation n'annulent pas les effets de son expérience. À ce titre, le travailleur salarié est un sujet particulièrement exposé aux effets délétères de l'organisation du travail dans l'entreprise d'aujourd'hui.

C'est bien en toute connaissance de ces éléments que nous situons la place de notre travail dans l'unité.

4 Les « inemployables » d'aujourd'hui font partie des nouveaux exclus et s'inscrivent sans doute dans la lignée des « inutiles au monde » du XVII^e siècle. Cette inutilité sociale qui disqualifie sur le plan civique et politique renvoie à un effroyable effacement du singulier.

⁵ S. Freud, *Malaise dans la culture*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 1995, p. 23, note de bas de page.